



N° 3. — 1^{re} ANNÉE.

DÉCEMBRE 1916

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE : Des vérités, *Romain Rolland* -- Tablettes : La paix, *Confiance, Claude Le Maguet* -- Au lasso, échos -- La « libre Angleterre », *J. Niederöst* -- Tolstoï et Napoléon, *Paul Birukoff* -- Décembre, *René Jubert* -- La chasse à l'homme -- Le chemin de Damas, *Ursus* -- Point de vue, *Du Thal* -- Que reste-t-il ? *R. J.* -- Livres et Revues -- Une Danse macabre, série de six bois, de *Frans Masereel*.

CONDITIONS D'ABONNEMENTS. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. — Six mois, 1 fr. Adresser les mandats à *CÉCILE NOVERRAZ*, 23, rue des Bains, Genève — Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction devra être envoyé à la même adresse avec la suscription : *les tablettes*.

Des vérités

La souffrance est infinie, elle prend toutes les formes. Tantôt elle est causée par la tyrannie aveugle des choses : la misère, les maladies, les injustices du sort, les méchancetés des hommes. Tantôt elle a son foyer dans l'être même. Elle n'est pas alors moins pitoyable, ni moins fatale ; car on n'a pas eu le choix de son être, on n'a demandé ni à vivre, ni à être ce qu'on est.

Cette dernière souffrance fut celle de Michel-Ange. Il eut la force, il eut le bonheur rare d'être taillé pour lutter et pour vaincre, il vainquit. — Mais quoi ? Il ne voulait pas de la victoire. Ce n'était pas là ce qu'il voulait. — Tragédie d'Hamlet ! Contradiction poignante entre un génie héroïque et une volonté qui ne voulait pas !

Qu'on n'attende pas de nous qu'après tant d'autres nous voyions là une grandeur de plus ! Jamais nous ne dirons que c'est parce qu'un homme est trop grand, que le monde ne lui suffit pas. L'inquiétude d'esprit n'est pas un signe de grandeur. Tout manque d'harmonie entre l'être et les choses, entre la vie et ses lois, même chez les grands hommes, ne tient pas à leur grandeur : il tient à leur faiblesse. — Pourquoi chercher à cacher cette faiblesse ? Celui qui est plus faible est-il moins digne d'amour ? — Il en est bien plus digne, car il en a plus besoin. Je n'élève point des statues de héros inaccessibles. Je hais l'idéalisme couard, qui détourne les yeux des misères de la vie et des faiblesses de l'âme. Il faut le dire à un peuple trop sensible aux illusions décevantes des paroles sonores : le mensonge héroïque est une lâcheté. Il n'y a qu'un héroïsme au monde : c'est de voir le monde tel qu'il est, et de l'aimer.

ROMAIN ROLLAND.

(Extrait de la préface de *La vie de Michel-Ange*, Hachette, édit.)

Tablettes

LA PAIX

Une grande nouvelle !... L'Allemagne offre la paix à ses adversaires !

Les journaux s'arrachent. On lit avidement le communiqué se rapportant au fait. On s'anime et malgré soi on se prend à espérer. Si c'était vrai, tout de même, si c'était vrai !...

Pourquoi pas, après tout, il faut bien une fin au monstrueux carnage, à l'immense désolation. Les gouvernants peuvent bien se rendre compte, à la fin, que perpétuer le crime pourrait bien ne pas leur être profitable !... L'esprit travaille et spéculé déjà !... Les cerveaux sur lesquels pesait une lourde apathie, causée par la désespérance, se réveillent. Ils s'adonnent à un effort de pensée depuis longtemps inconnu. Nos rêves montent et se complaisent sur les sommets...

Ah !... comme elles sont vivaces nos forces d'espérances et comme il leur faut peu de renfort pour arriver à vaincre le perfide découragement !

Mais le communiqué est suivi de commentaires !... Ah ! la lourde chute et comme on en reste abasourdi !... Les journalistes, compétents en toutes choses, nous démontrent, par des propos adroits, sinon judicieux, que le monde aurait tout à perdre à ce que le fléau prît fin sur l'heure. Les doctes techniciens de la paix sont consultés et renforcent de leur autorité les dires des folliculaires.

Et nous subissons la torture d'un affamé à qui l'on viendrait de faire sentir la bonne odeur des mets en cuisson.

Malfaisants journalistes ! Sinistres aliborons de la paix scientifique !... Quel droit avez-vous de vous jouer de nos cœurs souffrants ?... Quel plaisir trouvez-vous à mentir ?... Que venez-vous nous parler de paix durable que seule une catégorie de belligérants serait en mesure de nous assurer ?...

Quelle garantie de paix durable y a-t-il pour les peuples dans le fait qu'un groupe de bandits l'emporte sur l'autre ? Y a-t-il, peut-il y avoir chez les gouvernants, des raisons d'ordre moral s'opposant à leur rapacité ?... Les gouvernants ne sont pas soucieux de moralité. Comment pourraient-ils l'être, possédant la force ?... La force de domination est en soi immorale. Comment concilier le besoin des maîtres de dominer les peuples, avec le souci de la justice ?... Quelle parenté possible entre la fonction du pouvoir et l'idée de liberté ?...

Il n'y a de paix durable que dans la liberté des hommes de disposer d'eux-mêmes.

C'est pourquoi nous aspirons ardemment à la fin de l'abominable tuerie. Nous ne pouvons que mépriser toutes les arguties qui prétendent imposer silence à notre humanité. Il n'y a aucune raison politique qui puisse dominer celles de notre cœur.

Il est faux que les hommes se fassent massacrer sur les champs de bataille pour une grande cause !

Assez ! Assez !

CONFIANCE

Bien des prophéties ont été faites durant cette guerre. Les voyantes ont eu et auront encore beau jeu. La souffrance facilite la crédulité et il n'y a que les âmes fortes pour conserver le sain scepticisme aux heures d'épreuve. Pour être assuré du succès, il n'y a qu'à annoncer ce que chacun désire. On a prédit vingt fois au moins la fin prochaine de cette guerre, et selon le pays où elle était faite, cette prédiction était présentée de façon à satisfaire les aspirations nationales... Comment n'y eût-on pas cru ?... Comment les hommes de la caravane, perdus dans le désert, ne croiraient-ils pas au mirage ?... Comment le malade ne croirait-il pas à la guérison promise ?... On croit volontiers à ce qu'on veut. Panurge, consultant les sybilles, n'admettait leurs présages que lorsqu'ils confirmaient ses désirs. Et beaucoup d'hommes ne sont pas éloignés de penser que les événements actuels ont lieu pour eux ; l'Europe est à feu et à sang pour la réalisation de leurs visées. Parmi les partisans de la guerre, il en est peu qui n'en augurent quelque avantage pour leurs idées ou leur religion. Les hommes d'avant-garde ayant conclu le pacte d'union sacrée avec leurs ennemis de la veille, sont ceux qui se sont le plus distingués par leurs déclarations optimistes. Ils fondent les plus grandes espérances sur le présent massacre.

Je sais que l'espoir est invincible chez l'homme et c'est un grand bonheur. Cependant, il y a deux façons d'espérer.

D'une part, accorder une grande confiance au dieu hasard pour ne pas avoir à prévoir, à envisager les difficultés à venir. Croire au bonheur quand même, fuir afin d'éviter une vision désagréable. Composer un visage ami aux choses parce qu'on n'a pas la force de les regarder telles qu'elles sont.

Et d'autre part, ne pas craindre de regarder en face ce que prépare le présent, ce qui s'avance dans le lointain.

tain, mais s'apprêter à réagir et à vaincre ! Placer l'espoir en soi et non dans la complaisance et dans la clémence des jours qui viennent.

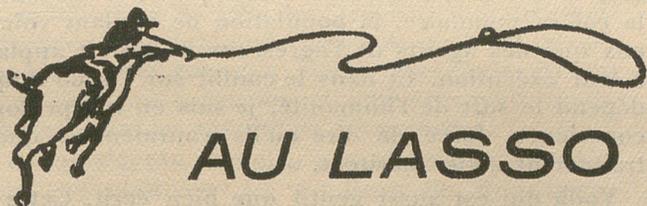
L'espoir, pour nous, c'est d'asservir les faits, la vie à notre volonté de justice. Espérer ce n'est pas attendre, mais agir. C'est établir la fraternité du rêve et de l'action. C'est refuser de nous résigner à ce que nous réprouvons. C'est ne jamais accepter la défaite de l'idée. Une idée n'est pas vaincue qui se manifeste dans l'effort, qui est sanctionnée par l'effort. Les résultats contraires à l'idée ne signifient pas sa défaite.

Sans être accusés de vouloir vaticiner, nous pouvons dire ce que nous voyons se préparer dans l'horreur des présents jours. Sans invoquer les esprits, sans le secours du marc de café et sans faire intervenir les cartes, nous prétendons voir d'un œil lucide ce qui adviendra après la guerre. Nous sommes comme le médecin qui, observant un malade, établit d'avance le processus de sa maladie.

Et si ce que nous voyons nous lamente, nous ne désespérons pas. Nous n'acceptons pas la souveraineté des événements et nous travaillerons à réaliser ce que nous voulons.

CLAUDE LE MAGUET

Préambule d'une causerie.



L'aristocratie de la classe ouvrière

Je ne sais comment cette chose a pu s'accréditer, mais les typos ont toujours eu la réputation d'être des privilégiés, de bénéficier de salaires élevés. Il me souvient que dans un meeting, à Paris, Marc Sangnier déclara que les typos constituaient l'aristocratie de la classe ouvrière. Et la grève actuelle donne de l'à-propos à l'anecdote suivante :

Au cours de je ne sais quelle cérémonie, le Conseil communal de Bruxelles fut présenté au roi Léopold II. Le roi, selon le protocole, adressa quelques paroles aimables à chacun des édiles. Parmi ces édiles se trouvait un typographe. Quand vint son tour d'être présenté au roi, celui-ci lui dit :

— Vous êtes ouvrier typographe, je crois ?

— Oui, Sire, répondit le compositeur.

— On dit que vous jouissez, dans votre corporation, d'une situation privilégiée ; vos salaires seraient plus élevés que ceux des autres ouvriers... Combien gagnez-vous donc ?

— Cinq francs, Sire.

— Par semaine ?... (demanda ironiquement le roi.)

— Non, Sire, par jour, crut devoir préciser le typo...

Il eût pu répondre : « Non, Sire, par mois... Et nous sommes moins malheureux que les Congolais. »

La façon de donner...

Constamment, pour un oui et pour un non, les gazettes genevoises partent en guerre contre l'« étranger ». Qu'il s'agisse de crimes ou de futilités, si un étranger s'y trouve mêlé de près ou de loin, elles ne

manquent pas de sortir les clichés sur les « mé-tèques », « rastas », « exotiques malappris qui, du fait de la guerre, sont devenus nos commensaux — un beau cadeau, en vérité », etc., toutes choses prouvant à l'évidence que les Genevois ont le monopole de la bienséance. Après quoi, dans la colonne d'à côté, elles chanteront les louanges de la Suisse hospitalière, oubliant qu'elles viennent de reprocher à leurs hôtes cette hospitalité dont elles se vantent à tout bout de champ.

Il y a peut-être lieu de s'enorgueillir d'être né à Genève ou même simplement d'avoir acheté la bourgeoisie, mais tout de même, quand à l'ouïe des noms genevois, on constate que leur terminologie appartient à tous les points du globe, cet orgueil apparaît un tantinet ridicule.

Sans compter le fait d'un journaliste traitant quelqu'un de « rasta » ! Sans commentaires.

La consigne des policiers

Au début des hostilités, une perquisition fut opérée à Paris, au domicile de Russes, soupçonnés d'avoir publié et répandu des écrits de Tolstoï. Les policiers fouillèrent l'appartement avec minutie, mais ils firent chou blanc. L'« opération » terminée, un des policiers déclara : « Ordre nous a été donné de ne pas sortir d'ici avant de savoir qui est ce monsieur Tolstoï ».

On en vient à se demander si le don du comique n'est pas accordé aux roussins pour corriger quelque peu, dans ses effets, leur sale fonction.

Compétitions

Nous découpons dans le bulletin financier d'un quotidien genevois les lignes que voici :

« Le ministre de la guerre russe a passé récemment une grosse commande d'automobiles à des usines italiennes (notamment, croyons-nous, la Fiat). Les usines françaises en ont pris ombrage et ont fait des démarches auprès du gouvernement pour qu'il intervienne en leur faveur et leur obtienne une partie au moins de ces commandes. »

Nous ne comprenons vraiment pas qu'on prive ces braves industriels français du droit de participer, d'une façon si désintéressée, à la lutte pour la civilisation.

Tony Truand

« ...Et, frémissante, la Chambre exclut ce lamentable « logicien à qui il n'a manqué que d'avoir la franchise « d'un autre des trois anabaptistes, M. Roux-Costadau, lequel avait aussi provoqué pas mal de bruit « il y a quelque temps... » (T. R., *Genevois*, 13 décemb.).

Et voilà comme on écrit l'histoire... et les journaux. Tony Roche, rédacteur du *Genevois*, est un peu et même beaucoup élève des abbés Vertot de la grande guerre. L'anecdote est connue. Vertot, voulant écrire son *Histoire de l'Ordre de Malte*, demanda à un chevalier des renseignements sur le siège de Rhodes. Sans les attendre, il continua d'écrire, si bien qu'il avait fini depuis longtemps lorsqu'il reçut les renseignements du chevalier. Alors, sans remords, sûr de lui-même, l'abbé répondit : « Je regrette, mais il est trop tard, mon siège est fait ! »

Celui du Tony genevois est fait depuis longtemps. M. Roux-Costadau, et non Costa / dau, n'a jamais été « un des trois anabaptistes ». Ceux-ci : Alexandre Blanc, Raffin-Dugens et Pierre Brizon, n'ont rien de commun avec lui en politique. L'incident « qui provoqua beau-



coup de bruit » fut soulevé par Raffin-Dugens. A part ces *petites erreurs*, le *siège est fait*.

Qu'il s'agisse de la Roumanie, de la Russie, ou de l'Italie, voire même du socialisme, M. Roche écrit, écrit, écrit... sans rien connaître. Pauvres lecteurs!

Voyons, M. Roche (Tony), puisque vous êtes atteint du mal d'écrire, tâchez de ne parler que de ce que vous connaissez. Ainsi, vous n'écrirez presque plus! Et puis, enfin...

Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier.

Il faut distinguer

Encore une coupure de journal. Les ciseaux ne doivent pas servir qu'à Dame Anastasie. La *Suisse* publiait récemment la note suivante :

« M. Camille Walch, qui a été condamné à quatre mois de prison et deux cents francs d'amende dans l'affaire Grimm et consorts à Lausanne, nous demande de préciser qu'il a été poursuivi pour services rendus à la France, où il habite depuis le 15 mai. »

Pourquoi M. Camille Walch ne nous a-t-il pas fait savoir cela plus tôt. Il est bien évident, n'est-ce pas ? que s'il a « travaillé » pour la France, le nom d'espion ne saurait lui être appliqué. M. Walch aurait dû d'autant plus nous avertir que son nom n'indique pas précisément ses affinités françaises.

Malpropretés

Comme s'il n'y avait pas assez de leur jusqu'aboutisme passif pour nous révolter, les néophytes du militarisme se distinguent par des déclarations et des gestes malpropres.

Dans un des derniers numéros de la *Libre Fédération*, Wintsch, donnant libre cours à sa rage et à son imbécillité, écrivait un article d'une mauvaise foi sans égale et l'ornait d'une jolie petite délation.

Plus récemment, c'est Jean Grave qui écrivait dans la *Bataille Syndicaliste* :

« Si les anarchistes avaient été en nombre suffisant, dans le refus de se laisser mobiliser, pour trou-

bler la défense, c'est contre eux que se serait tournée la colère populaire, la population ne voulant voir en eux que des agents de l'agresseur et aurait applaudi à leur exécution. Et dans le conflit sur l'issue duquel dépend le sort de l'humanité, je suis en ma profonde conscience, forcé de dire qu'ils n'auraient eu que le traitement qu'ils méritent. »

Voilà qui est aussi gentil que bien écrit. Cette déclaration vaut son pesant de cuir.

Personne n'avait obligé Jean Grave à abandonner la cordonnerie pour la philosophie sociale, et partant à écrire des choses qu'il doit renier aujourd'hui. Que vient-il condamner ceux qui ont cru à sa propagande d'avant-guerre ?

Nous nous demandons jusqu'où devront aller, dans leurs méfaits, nos prêcheurs d'union sacrée, pour perdre la confiance de certains ? Quant à nous, dès que leur apostasie nous a été connue, nous n'avons pas hésité à déclarer déchu tous les prudents adaptés du socialisme et de l'anarchie.

La « libre Angleterre »

Le gouvernement anglais, pour supprimer tout mouvement anarchiste ou socialiste, a fait interner nos camarades. Il faut donc, pour avoir des nouvelles du mouvement révolutionnaire dans la « libre Angleterre », avoir recours aux journaux capitalistes.

Le *Times* du 3 décembre publie un article qui nous montre comment la réaction est décidée à étouffer le mouvement ouvrier, politique ou économique. Il s'agit d'un procès, qui eut lieu à Melbourne (Australie), et qui fut intenté à douze camarades syndicalistes, procès qui se termina par la condamnation de tous les inculpés.

Ceux-ci étaient membres des « Industrial Workers of the World ». Il y a quelque temps, après une dispute entre les ouvriers du port — les dockers — et leurs patrons, la grève fut déclarée. Alors le gouvernement



« travailliste-socialiste » — ne l'oublions pas — riposta par la mobilisation de tous les grévistes, mesure qui n'est d'ailleurs pas pratiquée qu'en Australie. Les ouvriers répondirent par une action énergique et, en moins de huit jours, patrons et gouvernement furent obligés d'accepter les conditions des grévistes.

Peu de jours après, la police perquisitionna dans les logis des organisateurs des syndicats de Melbourne. Elle y trouva, naturellement, des écrits syndicalistes sur l'action directe. Douze camarades furent arrêtés et inculpés de provocation à l'incendie et au sabotage. Traduits devant la Cour suprême, ils furent déclarés coupables, et, pour le crime d'être syndicalistes, ils s'entendirent condamner aux peines suivantes : sept, à quinze ans de travaux forcés ; quatre à dix ans, et un à cinq ans de la même peine.

L'article du *Times* ajoute que des femmes assistaient au procès. Au prononcé du jugement, quelques-unes poussèrent des cris d'horreur, d'autres s'évanouirent. Nous le croyons et le comprenons sans peine.

La brutalité et l'odieux de telles condamnations nous révoltent. Toutefois, il est à remarquer que le *Times* trouvait la nouvelle assez intéressante pour la télégraphier à Londres. Il ne regarda pas à la dépense qui dut s'élever au moins à mille francs. C'était sans doute dans le but de montrer aux ouvriers qui pourraient avoir des velléités de révolte en Angleterre, quel serait leur sort s'ils osaient désobéir à leurs maîtres. Voilà la « libre Angleterre » d'aujourd'hui !

Mais nous qui avons connu et aimé l'Angleterre d'avant-guerre, nous ne la reconnaissons plus. La répression, la tyrannie, les crimes contre la conscience du peuple, y sont devenus courants. Malgré tout, nous ne désespérons pas, et, comme nous connaissons ce peuple hardi, jaloux de ses libertés gagnées dans tant de batailles contre les maîtres et au prix de tant de sang, de tant de grèves, de tant d'angoisses ; comme nous connaissons, disons-nous, ce peuple, nous savons qu'il arrivera sous peu au bout de sa patience. Alors sa vengeance sera terrible.

JEAN NIEDEROEST.

Tolstoï et Napoléon

En ces temps où les peuples, conduits par leurs mauvais bergers en troupeaux passifs, s'entrégorgent en Europe, il est intéressant de se souvenir d'un grand brigand couronné dont le nom est attaché à une pareille tuerie d'il y a cent ans. Je veux parler de Napoléon. Et il est encore plus intéressant de connaître l'appréciation de cette grandeur funeste par le grand pacifiste qu'était Léon Tolstoï. Nous donnons ici quelques fragments de ses archives qui mettent bien les points sur les *i*.

Léon Tolstoï avait depuis longtemps son opinion arrêtée sur cet homme. Rappelons quelques traits de ce type que Tolstoï nous a décrit dans son « Guerre et Paix ».

Au commencement du roman, son jugement sur Napoléon hésite, on voit même une certaine sympathie. Ses héros préférés, le prince André et Pierre Bésoukhoff, tous deux admirateurs de Napoléon : le premier avec retenue, le second naïvement et audacieusement, proclament devant la société leurs sentiments. Mais avec le développement du roman, cette admiration diminue. Le prince André est entraîné dans la lutte contre Napoléon et après l'irruption de celui-ci en Russie, il le considère comme un ennemi de l'humanité. Pierre le hait fanatiquement, et, en s'excitant par des recherches dans l'Apocalypse, il rêve le meurtre de Napoléon. Ce changement d'opinion chez Tolstoï sur Napoléon coïncide avec l'étude plus profonde des matériaux historiques.

Déjà, après avoir envoyé à l'imprimerie la première partie de « Guerre et Paix », Tolstoï écrit dans son journal :

« Je me suis enfoncé dans la lecture de l'histoire de Napoléon. Un nuage de joie m'a enveloppé quand j'ai conçu la possibilité de faire cette grande chose : écrire une histoire psychologique, le roman d'Alexandre et

de Napoléon. Décrire toute la lâcheté, toute la grandiloquence, toutes les contradictions des gens qui les entourent, et les leurs. Napoléon, tout comme un autre homme, s'effraie et est prêt à renoncer au 18 brumaire devant l'Assemblée. « De nos jours, dit-il, les peuples sont trop éclairés pour qu'il me soit possible de devenir puissant ».

« Alexandre de Macédoine s'intitulait « fils de Jupiter », et on le croyait.

« Toute l'expédition d'Égypte est un crime de la vanité française. Le mensonge de tous les bulletins est voulu. La paix de Presbourg est escamotée. Au pont d'Arcole Napoléon tombe dans la boue, et on le représente faussement à la tête de ses grenadiers, un drapeau à la main. C'est un mauvais cavalier. Pendant la guerre d'Italie, il s'empare de tableaux, de statues. Il aime à parcourir les champs de bataille : les cadavres, les blessés, font sa joie. Son mariage avec Joséphine est un succès mondain. Trois fois il recommence sa relation de la bataille de Rivoli, trois fois il ment. Au début, il est fort de son parti pris ; plus tard, il est irrésolu : « Il le faut ! Comment ?... Vous êtes le vulgaire, et moi je vois mon étoile dans les cieux ». Par lui-même, pas intéressant. Ce sont les foules qui l'entourent et sur lesquelles il agit qui lui donnent de l'importance. D'abord le parti pris et il a beau jeu contre un Barras et un Murat ; puis ensuite, en tatonnant, la vanité et la chance ; enfin la folie : faire entrer dans son lit la fille des Césars. Folie complète, affaiblissement et anéantissement à Ste-Hélène. Mensonge et grandeur tant que sa domination s'étend sur un grand espace, et nullité quand cet espace est diminué. Enfin, une mort sans dignité. »

Inspiré par ces pensées, Tolstoï développe dans son roman le caractère de Napoléon.

En dehors de ses sentiments personnels, sa manière de juger Napoléon fut influencée par sa compréhension de l'histoire en général, et l'histoire des guerres napoléoniennes en particulier, laquelle est exprimée et développée dans les chapitres philosophiques de « Guerre et Paix ». Ce point de vue qui consiste à nier la valeur du pouvoir, de son rôle directeur dans le mouvement des foules, se résume admirablement dans ce passage :

« Napoléon qui nous paraît diriger tout ce mouvement — comme la figure sculptée à la proue du navire semble aux sauvages en être la force directrice — ce Napoléon, pendant toute son activité, ressembla à un enfant qui, tirant un cordon attaché à l'intérieur d'une voiture, s' imagine que c'est lui qui la conduit. »

Son point de vue sur Napoléon, Tolstoï l'affirme plus clairement dans sa lettre à Ertel, romancier russe, en réponse à l'intention que celui-ci lui avait exprimée d'écrire une histoire populaire de Napoléon :

« Je ne puis rien vous dire sur Napoléon. En effet, mon opinion n'a pas changé et je dois dire que j'y tiens beaucoup. Des côtés lumineux, vous n'en trouverez pas ; on n'en peut pas trouver avant d'épuiser tous les traits sombres, horribles, que présente ce personnage. »

« La source la plus précieuse, c'est le « Mémorial de

Ste-Hélène » et le « Journal » de son médecin. Ils ont beau exagérer sa grandeur : sa misérable personne ventrue, coiffée de son petit chapeau, errant dans l'île et ne vivant que des souvenirs de sa quasi importance défunte, impressionne par sa laideur et par sa vilénie.

« Cette lecture m'a toujours terriblement ému et je regrette beaucoup de n'avoir jamais eu l'occasion de m'occuper de cette période de son existence.

« Ces dernières années de sa vie, où il joue à la majesté, s'apercevant qu'il n'y réussit pas, et dans lesquelles il reconnaît sa faillite, doivent être une partie très importante de sa biographie.

« ... Napoléon !... mes souvenirs s'éveillent. Oh ! quel livre — précisément un livre populaire — pourrait-on écrire ! et c'est justement vous qui l'écrieriez bien. »

A notre grand regret, des circonstances imprévues ont empêché l'éminent romancier d'exécuter ce projet.

PAUL BIRUKOFF.

N. d. I. R. — Un de nos prochains numéros sera particulièrement consacré à Tolstoï. Nous y donnerons un portrait du grand penseur, gravé sur bois par Frans Masereel.

Décembre

Oh ! la triste année, le triste mois, les tristes jours !... Connaissez-vous quelque chose de plus lamentable, de plus désespérant, de plus fâcheux que ce long mois de décembre ? Goutte à goutte, il semble distiller comme un poison subtil, sa morne désespérance. Quoi de plus lugubre que ces vents sifflant, hurlant, ululant à la porte, aux fenêtres, partout ? Quoi de plus gris, de plus froid, de plus navrant que ce brouillard estompant êtres et choses, voilant les âmes, glaçant les cœurs, figeant les sourires ? Qu'y a-t-il de plus endeillé, de plus funèbre, que ce ciel noir, épais, qui pèse sur nous de tout son poids et de toute sa monotonie ? L'année semble traîner ses derniers jours comme le forçat traîne son boulet. La nostalgie des jours de clair soleil nous étreint. Les dernières feuilles quittent les branches, emportées par le vent mauvais, le vent dur, le vent âpre, comme ces dernières feuilles que sont les hommes sur l'arbre de l'Humanité, sont emportées par la mauvaise guerre, la dure guerre, l'âpre guerre. Et les vieux troncs, dénudés, fantomatiques, semblent pleurer par toutes leurs branches. Ils saignent de partout, ils frémissent de douleur. Les hommes aussi. Depuis longtemps, la verte frondaison n'est plus... Tout ce qui était jeune est parti. Et les vieilles feuilles, comme les vieux hommes, les suivent. Décembre et ses froids, la guerre et ses fléaux ont tout brisé, ont tout tué, ont tout enlevé. Plus d'aurores, plus d'aubes, un continuel crépuscule, un constant jours gris, qui suinte la mort, qui engendre la mélancolie. Dégoût, tristesse, ennui, voilà de quoi décembre est fait, voici comment finit l'an rouge. La guerre ! décembre ! quel glas sonne en mon cœur.

RENÉ JUBERT.

La chasse à l'homme

Chacun sait qu'un peu partout, dans les grandes usines comme chez les petits commerçants, la Chambre de commerce et certaines sociétés françaises font pression sur les patrons et industriels pour que ceux-ci renvoient les insoumis et déserteurs français ainsi que les sujets des pays ennemis qu'ils employaient jusqu'alors, menaçant ces patrons de leur refuser des permis d'exportation en cas de résistance.

Rares sont les protestations qui se sont élevées contre un pareil sans-gêne et, précisément, nous n'avons pas encore entendu celle des grands patriotes, ceux qui vantent l'Helvétie aux libertés je ne sais plus combien de fois séculaires, qui ont toujours à la bouche les mots de « droit d'asile », « hospitalité traditionnelle », etc.

Il est vrai qu'il en est qui ont intérêt à se taire, mais tous n'en sont pas là et nous nous demandons ce que ceux-là attendent pour protester contre une pareille entrave à la liberté du travail. Si des grévistes — même nationaux — se permettaient semblable chose à l'égard de jaunes, il n'y aurait pas assez d'imprécations pour eux et, du reste, les autorités interviendraient. Que ne le font-elles à cette occasion ?

Si vous ne voulez pas, légalitaires, que « vos hôtes » (dont vous n'avez pas à connaître la situation militaire) tirent leur matérielle d'occupations illicites, assurez-leur au moins le plein exercice de leur droit au travail. Sinon, vous êtes complices, puisque, d'une part, vous les laissez affamer et que, d'autre part, votre code ou l'ordonnance fédérale atteindra ceux qui seront sans ressources.

Et puis, n'est-ce pas une forme du racolage que cette chasse donnée aux réfractaires par des jusqu'aboutistes à l'abri ? — racolage fait en pays neutre ! Ils espèrent, en agissant ainsi, que les déserteurs sans travail n'auront d'autre alternative que de se rendre. Erreur, car ceux qui ont fui l'enfer du front préféreront toujours même végéter misérablement que de se faire tuer pour le roi de Prusse — ou contre, ce qui, en l'espèce, ne se justifie pas plus.



Le chemin de Damas

L'homme est assis, plongé dans une méditation profonde. Près de lui, sa femme, ses enfants, — deux fillettes mignonnes — prostrés, les yeux rougis et secs, pour avoir tout pleuré. Quelques heures encore, et la permission s'achève. La permission ? Ce n'en est pas même une, puisqu'il a dû tromper la vigilance des gardiens de la frontière pour arriver jusqu'aux siens. Quelques heures encore, et l'homme *devra* repartir.

Dès la mobilisation, bien que ne vivant pas dans son pays, bien que n'y ayant jamais vécu, — sinon pour son apprentissage de soldat, — il était parti. Il était parti comme tous les autres, entraîné par ce qui lui paraissait inéluctable, sans raisons, sans rien, pour faire *son devoir*. La force séculaire, immanente encore dans la plus grande masse des individus, l'avait emporté à la dérive, telles les feuilles des chemins par le tourbillon. Et il n'avait pas tardé à devenir la chose qui se bat et qui tue : c'était la guerre.

Deux fois déjà la permission lui avait été accordée. Mais l'homme était retourné dans la mêlée, en dépit d'une séparation déchirante, le cerveau plein de vertige. Une fois encore il s'était retrouvé chez lui, et de nouveau le départ inhumain allait se répéter.

L'homme médite. Des pensées nouvelles sont venues l'arrêter au moment de reprendre le chemin fatal. Peu à peu il sent s'alléger le poids qui l'écrasait depuis le début de la guerre — l'obligation de partir. Il doute maintenant, il raisonne la valeur de ce devoir. Oh ! ce ne sont point raisons politiques, ni philosophiques. Non ; lui seul se place devant le grand cataclysme, lui seul discute son droit à la vie.

Et il repasse l'épopée sanglante à laquelle il participe depuis deux ans, car il a assisté en corps à toutes les étapes de la grande tuerie, — se trouvant être parmi ceux-là qui en reviennent. Toutes les souffrances endurées, tous les gestes d'horreur commis dans son activité anormale provoquée par la terreur et les excitants, il les voit dans leur brutale réalité, maintenant que son esprit redevient plus lucide. Un haut-le-cœur soulève toute son humanité et sa conscience interroge. Pourquoi ? pourquoi, grand Dieu ! Mais elle ne trouve rien, rien pour justifier le meurtre. Il est pris d'un rire nerveux en constatant l'énormité flagrante du mensonge. Devoir, patrie, allons donc !

Mais alors, que va-t-il faire là-bas, lui ? De quel droit exige-t-on le sacrifice de sa vie. Mais non, cela ne sera plus, son devoir est ici, dans son foyer. Puisqu'il peut s'accrocher à une épave, il restera là, avec ceux qu'il aime, avec ce qu'il a créé. Un de moins pour le carnage, un de plus pour le bon combat.

Ah ! combien lumineuse lui apparaît la vérité et salutaire sa révolte. Il sent s'accomplir en son être la première étape de sa volonté.

L'homme est levé, maintenant. Il a ouvert ses bras et sa femme s'y jette, comme pressentie de la grande résolution. Les enfants aussi entourent le couple. Les yeux pleurent à nouveau, mais ce sont des larmes moins amères, larmes de joie dans le foyer où descend la douceur infinie de l'apaisement.

L'homme ne repartira pas.

URSUS.

Point de vue

Possesseur d'un don précieux, la vie, et s'y rattachant par animalité, l'individu se plie aux exigences de la société dont les normes juridiques et morales lui sont contraires.

Pour la possession de l'argent, facteur de vie, — en ce sens qu'il est le « Sésame ouvre-toi » du royaume des réalités — l'individu se soumet à une production dont le genre, la durée, les conditions peuvent être contraires à ses goûts, ses forces, ses besoins, ou commet une illégalité en opposition à son besoin de franchise et de loyauté.

De ce contraste naît un conflit entre sa personnalité et son action.

Ses efforts tendent logiquement à la suppression de ce conflit, soit par l'adaptation de sa personnalité à l'action, soit par la recherche d'une action adéquate à sa personnalité.

Dans le premier cas l'individu, ainsi qu'une goutte d'eau dans un verre contenant un même liquide, se neutralise et disparaît parmi la foule.

Dans le second, les forces, extérieures à lui, par son opposition — centralisation de la production et de la consommation, soumission aux lois, car « la loi n'est rien en soi » — tendent à réduire à néant ses efforts en vue de la réalisation de son idéal.

De la lutte engagée, le résultat sera celui que permettent les forces facultatives de l'individu opposées aux forces extérieures à lui. Mais dans cette lutte apparaîtra toujours et nettement le refus d'adaptation à une action contraire à sa personnalité, refus qui placera l'individu « en dehors ».

DU THAL.

Que reste-t-il ?

— Les Alliés reconnaissent les droits de la Russie sur Constantinople et les détroits. Alors ? Brizon avait donc seul raison contre toute la Chambre française — sauf quelques exceptions — quand il refusait des « crédits » destinés à assurer à la Russie la possession de Constantinople. Que reste-t-il des huées dont il fut l'objet à la Chambre ?

— « En répandant de pareilles calomnies, la Bulgarie n'arrivera pas à détourner la Russie de son but et à se laver de son acte de trahison noire envers la Russie et la juste cause du slavisme pour laquelle luttent les puissances de l'Entente. » (*La Suisse*, 21 novembre 1916). — La juste cause du slavisme !... Du Droit, de la Justice, de la Civilisation, de l'Autonomie des petites nations, que reste-t-il ?

— On attache beaucoup, beaucoup trop d'importance aux relations de voyages en Allemagne faites par de soi-disant neutres. Un de ces macabres farceurs a écrit *L'Allemagne telle qu'elle est*. Or, il se trompe (?) Il confond le lac de Zurich avec celui de Constance. Il situe Lindau, « station frontière », dans une île du lac de Zurich, alors qu'une soixantaine de kilomètres séparent les deux lacs. Seuls, « ceux qui ne lisent pas l'Œuvre », peuvent croire que le lac de Zurich est à la frontière. C'est avec de tels écrits, de tels mensonges, qu'on forge l'opinion. Des Allemands affamés, mangeant des hannetons, des lacs de Zurich à la frontière bavaroise, que reste-t-il ?

— Jouhaux et la C. G. T. française — la C. G. T.

c'est Jouhaux comme le P. S. U. c'est Renaudel — justifient leur frousse et leur attitude guerrière par de prétendues paroles échangées entre Jouhaux et Legien, à Bruxelles, fin juillet 1914. Tout cela est faux, c'est ce qui résulte d'une lettre adressée à la C. G. T. par X... (actuellement mobilisé), lequel accompagnait Jouhaux à Bruxelles. *L'Avanti*, *l'Ecole*, *Ce qu'il faut dire*, l'ont prouvé. Du battage patriotico-cégétiste, que reste-t-il ?

— Un Autrichien qui se proposait de désertir en Suisse tomba dans les mains d'une patrouille italienne qui le fit prisonnier. Cependant l'Autrichien réussit à persuader les Italiens de suivre son exemple, et peu après, les cinq hommes traversèrent ensemble la frontière suisse. — Devant les faits, que reste-t-il des tirades haineuses ?

Oh ! vaniteux chevaucheurs de fumées, oh ! nécrophores de la presse, quand vous aurez été mis dans l'impossibilité d'écrire, il ne restera rien que la Vérité douloureuse, et la guerre, votre guerre, est le plus grand Mensonge des temps.

R. J.

Livres et Revues

Nous avons reçu :

L'Arc-en-ciel, jolie revue pour les enfants, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

C'est une des œuvres les plus intéressantes de ce temps de guerre que de réagir contre l'influence mauvaise des événements sur la mentalité de nos enfants.

On trouve dans *L'Arc-en-Ciel* de jolies historiettes, des relations de voyages et bien d'autres choses instructives et plaisantes. Il est illustré de dessins et de photographures.

Administration, case postale 4978, Genève. Abonnement : Pour la Suisse, un an : 5 fr. ; six mois, 2 fr. 75. Etranger, un an 6 fr. ; six mois, 3 fr. 25.

Souscription permanente

Tr., 0,30; Ch. Eberh., 3,—; Pindy, 2,—; *Entre Nous*, 6,25; Fur., 2,—; Pil., 0,75; Rog., 3,—; Bign., 2,—; Philip., 3,—; M^{me} D., 10,—; Mar., 1,—; S. F., 0,50. Total. 33,80

Des comptes

Recettes : Vente au numéro, 27,10; librairie, 16,85; 10 abonnements, 15,—; souscriptions, 33,80. Total. 92,75

Dépenses : Expédition n° 2; papier, etc. 67,15
Bénéfice. 25,60
En caisse au 15 novembre . 69,10
En caisse au 15 décembre . 94,70

Nous bouclons avec du bénéfice, mais que cela ne ralentisse pas le zèle des soucripteurs, car, comme nous l'avons déjà dit, les numéros prochains coûteront plus cher, parce que nous ne pourrions probablement pas les composer nous-mêmes. Plus que jamais, il faut

des abonnements et des souscriptions

“ ENTRE NOUS ”

Samedi, 6 janvier, à 8 heures et demie du soir, salle Vigny, boulevard du Pont-d'Arve :

Une heure de poésie

par Henri Mugnier.

Cordiale invitation à tous.

Travail exécuté en camaraderie